

# Conclusion

Agnès PITROU

Il est hors de question, bien entendu, de rendre compte de la richesse des différentes contributions au symposium, de la diversité des thèmes, de la qualité des échanges, y compris ceux qui se glissaient de façon informelle dans les rares interstices d'un programme serré. C'était une sorte de « foire à la famille » où se rencontraient des participants diversement situés par rapport à son approche, ce qui marque bien la spécificité de ce colloque. C'était aussi un lieu de circulation des savoirs, témoignant – contrairement à ce qui a été peut-être dit un peu hâtivement à une des tables rondes – de la richesse des travaux qui sont menés au Québec sur ce thème. Les cycles universitaires de formation et les équipes de recherche semblent être aussi dynamiques que les expériences de terrain.

En écho aux préoccupations qui m'ont paru courir en filigrane tout au long des diverses discussions du colloque, je voudrais relever, sans doute subjectivement, trois questions majeures concernant la compréhension des évolutions familiales.

## **1. Le dialogue entre chercheurs, praticiens, animateurs d'associations et promoteurs des politiques familiales**

C'était l'objet même du symposium que de tenter une confrontation de ces différents points de vue. Peut-être n'est-il pas inutile de revenir sur les conditions qui rendent le dialogue fructueux et sur quelques confusions à dissiper.

Il est clair que les « **acteurs de terrain** » ont beaucoup à apporter aux chercheurs. Ils sont en contact direct avec les réalités familiales quotidiennes, confrontés à des problèmes à résoudre, et rapporteurs des questions qui traversent en permanence l'évolution des familles : en ce sens, ils possèdent une expertise dont les chercheurs peuvent bénéficier. Ils sont confrontés aussi à la gestion des institutions, à leurs contraintes et leur limites – par exemple celles des fonds sociaux – qui sont une donnée à connaître, même pour proposer des changements. Réciproquement, il est un peu facile, voire démagogique, d'opposer des chercheurs enfermés dans leurs théories à de « gentils chercheurs » proches des acteurs... Cette opposition ne correspond guère à l'expérience que l'on peut avoir des équipes de recherche. Un double effort est en effet nécessaire et semble se dérouler de pair : celui qui approfondit et systématise les connaissances, et celui qui élabore des recommandations et les met en pratique à la lumière de ces connaissances. Il s'agit de **bien définir les rôles**, sous peine de confusion des responsabilités et des compétences. Il s'ensuit quelques exigences importantes à souligner ici.

**D'abord, il ne faut pas confondre les problèmes et les problématiques.** Les problèmes correspondent à des questions concrètes ; exemple : comment concilier famille et travail ? Comment éviter la violence ? Ces questions ressortent du vécu des praticiens. Les chercheurs n'ont pas à donner des « recettes » pour résoudre ces problèmes : ils doivent d'abord comprendre ce que recouvrent ces questions et les reformuler dans un cadre d'analyse plus construit, s'appuyant sur les connaissances acquises, bâtir des hypothèses, autrement dit bâtir une problématique, puis élaborer une méthode d'approche. Ces détours sont nécessaires, il faut les accepter, donc donner le temps nécessaire pour les effectuer.

Puis, contrairement à ce qui a été avancé lors d'une table ronde, la collaboration entre recherche et action n'a pas à viser à un **consensus**. Ces dernières doivent au contraire **se provoquer mutuellement**. Une bonne recherche est une recherche qui dérange ; une bonne question posée au chercheur est une question qui l'inquiète, ou qui au moins pique sa curiosité. De même, le chercheur, dans ses résultats, doit, certes, chercher à être compréhensible, à rester honnête dans sa démarche et ses propos, mais non à **plaire** ; il y a des constats et des analyses qui déplaisent. D'où la nécessité des financements qui respectent l'autonomie des chercheurs (choix des thèmes, expressions, etc.) ; et le devoir corollaire des chercheurs de travailler pour leurs interlocuteurs et pas simplement pour leur carrière. C'est une question de **confiance** et non de consensus entre partenaires, et cela suppose des rencontres régulières entre eux, sans attendre le choc des résultats qui, en certains cas, surprennent.

## 2. L'apport multiples des disciplines

Les ateliers et les tables rondes en ont montré des exemples encourageants durant le symposium. C'est un travail difficile, là encore, car il exige que chacune des disciplines soit d'abord bien affirmée et sûre dans ses concepts, ses démarches, son angle d'approche. Sinon, le risque est grand de dévier dans une sorte de syncrétisme où l'on se rencontre trop facilement sur des généralités : par exemple le constat de la pauvreté derrière les problèmes familiaux, l'influence du passé familial sur les comportements actuels ou encore le besoin d'une certaine stabilité éducative. Tout le monde se retrouve sur des considérations de ce type : mais a-t-on réellement avancé ? Il faut se méfier des « mots-valises », comme dirait Alain Finkelkraut.

La complémentarité doit aussi s'exercer entre ce qu'il est convenu d'appeler le **quantitatif** et le **qualitatif**. Dans le domaine de la famille, il faut particulièrement se méfier d'une certaine magie du chiffre, s'exprimant parfois à travers des indices qui « font choc », alors qu'il s'agit de phénomènes complexes où les nuances sont indispensables. Les études qualitatives se donnent du mal pour comprendre, affiner, mettre en évidence de nouveaux facteurs que des approches par questionnaires laissent trop facilement de côté. Il est indispensable de réfléchir à la signification des indicateurs utilisés, à la manière dont sont élaborées les catégories, aux présupposés cachés derrière la formulation des questions. L'utilisation de micro-échantillons peut aider beaucoup pour avancer, ainsi que les « récits de vie » qui ont désormais droit de cité dans les approches des phénomènes familiaux.

Le problème redoutable de l'articulation entre les niveaux micro-social et macrosocial n'en sera pas résolu pour autant, mais on se donnera au moins des éléments pour progresser dans la connaissance des interactions qui traversent le jeu social, modèlent les comportements individuels et en même temps font évoluer les représentations et les actions collectives.

## 3. Des zones d'ombre qui subsistent, ou des regards à modifier

Il ne s'agit bien évidemment pas de faire le bilan des multiples approches décrites durant le symposium, mais peut-être, alors que nous sommes encore immergés dans son ambiance, de relever à chaud trois risques qui guettent l'approche des évolutions familiales et qui ont été évoqués au cours de ces journées ou qui semblent se dégager des thèmes abordés – même si cette lecture est peut-être empreinte de subjectivité. Dans la

perspective, qui semble se confirmer, d'un troisième symposium, ou plus immédiatement de l'Année internationale de la famille (qui peut produire le meilleur ou le pire selon qu'il s'agira d'une approche sans parti pris des évolutions actuelles des familles, ou au contraire de la réaffirmation dogmatique de principes soutenus dans telle ou telle aile de l'opinion), et plus directement encore de l'orientation des recherches et des interventions sur ce thème, il peut être utile de rester attentif à certains risques et de renforcer notre vigilance.

- 1) La première remarque concerne le risque de fermer la famille sur elle-même, comme si le groupe familial était un îlot en quelque sorte autonome dont la vie interne n'est affaire que de places, de rôles, de décisions individuelles (les « choix »), de relations interpersonnelles. Les personnes qui composent la famille se réduisent à leur situation de « membres » du groupe, la famille en est la simple addition ou, au mieux, la résultante des comportements de ces éléments du réseau. Ce qui se passe à l'extérieur est une sorte de « contexte » vague, qui n'est pas réellement important parce que, d'un côté, la famille (et le singulier prend ici tout son sens réducteur) repose sur des bases intangibles et, de l'autre, elle est principalement affaire de sentiments et de psychologies individuelles. À la rigueur, on étudie tel ou tel facteur exogène à la famille dans ses effets sur un comportement particulier, sans remettre en cause l'insertion complexe des individus et de la cellule elle-même dans un jeu social où aucun élément ne joue isolément, « toutes choses étant égales par ailleurs » (le fameux *ceteris paribus* qui est une véritable aberration scientifique dans la recherche sociale).

Il est urgent de remettre l'évolution familiale d'abord en perspective avec celle du travail et de l'emploi : cadrage du temps, des projets, de la sécurité d'avenir, du développement de chacun des membres et de l'articulation de leurs aspirations ou contraintes... Mais comment comprendre les rapports famille – emploi sans s'interroger sur l'évolution économique de nos sociétés ? Non pas dans une perspective « économiciste » qui limite les décisions familiales à un jeu de maximisation des utilités, au sens néoclassique du terme (cf. Becker) ; mais en s'interrogeant sur les mécanismes qui sous-tendent les grandes décisions économiques dont les effets ne manquent de rejaillir sur les familles : les lieux d'investissement des capitaux, la formation des revenus redistribués aux particuliers, le développement des systèmes d'assurance, les financements des dépenses sociales ou de celles qui concernent la santé, etc., et aussi les modes de distribution, les incitations à l'achat ou à l'épargne. Il est clair que, directement ou indirectement (en particulier par l'intermédiaire des emplois offerts

et des rémunérations), ce sont les individus et les familles qui sont en définitive atteints par ces évolutions.

Il en est de même du cadre de l'habitat et des développements du marché du logement. Les conditions offertes, sur le plan de la qualité et des coûts, aux personnes à loger ne visent pas seulement l'aménagement interne des maisons ou appartements, mais les possibilités d'accès selon les revenus et les catégories sociales, et plus largement le développement des villes et des banlieues, avec leurs problèmes spécifiques d'équipement, d'accessibilité, de regroupement, mais aussi l'isolement des régions plus lointaines et les adaptations à des cultures différentes.

Faut-il insister également sur le rôle central tenu par les écoles ou les établissements d'enseignements dans l'avenir des familles, soucieuses de plus en plus de préparer leurs enfants au lendemain? Lieux de formation aux futures spécialités professionnelles et à la culture générale, lieux d'apprentissage des rôles sociaux, de la mixité... L'intégration culturelle et le maintien des identités se jouent en partie dans la famille, en partie (de plus en plus sensible) à l'école et dans bien d'autres milieux, y compris à travers les médias. Il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur la préparation à la vie familiale qui serait à donner dans le cadre scolaire, mais bien plus sur la formation des personnes et sur l'avenir des rapports sociaux qui se jouent entre les influences familiales et les autres milieux de vie des enfants et des jeunes.

Au total, on voit bien qu'il s'agit de porter, dans nos recherches et nos actions, une attention plus grande à **l'insertion sociale des familles** que nous approchons, qui dépend de facteurs que l'on ne peut réduire au seul plan des ressources ou de l'éducation. On ne peut comprendre les comportements différenciés des familles, les rapports entre hommes et femmes, les visées concernant les enfants, les stratégies autour du travail, l'adhésion aux objectifs de la société, les rapports entre groupes sans s'intéresser directement et de façon approfondie aux classes d'âge, aux différences de sexe, aux catégories sociales marquées par la situation occupée... Alors que les différences sociales, les discriminations, les rejets réciproques tendent à se durcir sous l'effet des crises que traversent nos sociétés, nous avons sans doute laissé trop complètement de côté une certaine sociologie des inégalités, non seulement financières, mais tout autant issues des rapports de pouvoir, de la culture, des privilèges divers, de l'information... Il devient urgent de se réinterroger sur l'enracinement social qui rend possible ou non tel ou tel comportement des familles que nous rencontrons, ou qui provoque telle ou telle réaction qui n'est pas un simple produit des relations privées entre personnes.

Les débats actuels autour de la remise en cause des fonds sociaux et de leur distribution ou de leur emploi ne peuvent se comprendre hors de cette remise en perspective. Il est, certes, plus facile de rester confinés dans le terrain limité de l'îlot familial, mais peut-on oublier qu'il est sans cesse agité par les remous de l'océan ?

- 2) Plus brièvement, je voudrais reprendre la réflexion si pertinente de Madeleine Laperrière à la table ronde de mercredi, sur la nécessité de dédramatiser l'approche des réalités de la vie familiale. Comparativement aux sciences sociales européennes, les recherches en Amérique du Nord nous paraissent souvent marquées par cette dominante pathologique qu'elle a signalée. Certes, il ne s'agit nullement de laisser de côté les avancées effectuées par la mise au grand jour des phénomènes de violence, de maltraitance, d'abus sexuels, de conflits entre les sexes qui s'exercent au sein du groupe familial et qui nous a incités enfin en Europe à sortir du silence à cet égard. Mais il faudrait peut-être rééquilibrer notre vision. En effet, ces manifestations de dysfonctionnements plus ou moins violents au sein des familles sont inséparables du phénomène plus général de la violence dans nos comportements sociaux. Sans abandonner le terrain du familial, il faut donc aussi s'interroger sur les processus qui provoquent et encouragent ces rapports conflictuels, aussi bien à travers les événements d'origine sociale qui marquent les personnes (pauvreté, chômage, mauvaises conditions de vie et de logement, etc.) qu'à travers des phénomènes « lourds » : l'alcool, la drogue, le commerce des armes, le culte de la vitesse et de la force, la compétition, les spectacles à domicile ou extérieurs... Au lieu de jouer aux pompiers, pour éteindre les manifestations au jour le jour, il s'agirait alors de prévoir, de prévenir, et d'agir, bien au-delà de la famille, sur le plan politique et culturel.

Mais il ne faudrait pas pour autant réduire l'approche de la vie familiale à ces phénomènes, certes incontestables, mais qui ne sont qu'une facette des évolutions qui se jouent dans les familles. L'étude du déroulement instantané, et au cours des vies d'hommes, de femmes, d'enfants, des événements qui tissent les rapports au sein de la famille et entre les familles et les autres sphères de la vie sociale nécessite, nous venons de le redire, la prise en compte de tous les processus qui traversent la société. Tous ne sont pas catastrophiques ou inquiétants. Peut-être cette tendance à un regard pessimiste a priori, ne voyant que « déviances » ou conflits dramatiques, vient-il du fait que les interventions nécessaires (soutenues par des approches cliniques) auprès des familles ont précédé quelque peu, dans l'histoire récente, les recherches plus générales, moins commandées par

l'urgence ; peut-être aussi d'une certaine difficulté que nous rencontrons tous et toutes plus ou moins à interpréter les conflits ou les crises en termes positifs, en y voyant des étapes, certes difficiles à franchir, qui marquent forcément toute évolution ou tout changement.

Mais peut-être est-ce aussi plus profondément parce que nous restons marqués par une nostalgie latente d'un passé plus ou moins mythique qui aurait constitué une sorte « d'âge d'or de la famille » – ce que le moindre regard historique un peu averti dément aussitôt. Le risque serait alors de chercher nos modèles en arrière et non devant nous, comme si l'histoire pouvait remonter ou se reproduire. « Nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve », disait le philosophe grec Héraclite – employant une image qui convient particulièrement à ce lieu baigné de trois rivières –, car le fleuve change à chaque minute en apportant des eaux nouvelles. Il faudrait sans doute, pour relativiser nos angoisses, que nous regardions davantage le fleuve, et pas seulement les baigneurs en perdition.

Si les familles sont concernées au premier chef par l'expérimentation et la mise à l'épreuve de comportements nouveaux, et sont donc ces « familles-laboratoires » que nous évoquions en ouvrant le symposium, elles sont inégalement outillées pour risquer des tentatives. C'est sans doute pour cette raison essentielle qu'il faut leur offrir un soutien collectif, qui commence par une meilleure compréhension de ce qu'elles vivent. Tout l'intérêt et toute la richesse du symposium montrent que l'on progresse dans cette voie.